

La dénazification des prisonniers de guerre allemands

L'expérience au camp 45 de Sorel (1945-1946)

Jean-Michel Turcotte

Numéro 132, hiver 2018

Personnages méconnus et faits inédits sous le regard de jeunes historiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, J.-M. (2018). La dénazification des prisonniers de guerre allemands : l'expérience au camp 45 de Sorel (1945-1946). *Cap-aux-Diamants*, (132), 12-14.

LA DÉNAZIFICATION DES PRISONNIERS DE GUERRE ALLEMANDS

L'EXPÉRIENCE AU CAMP 45 DE SOREL (1945-1946)

par Jean-Michel Turcotte

Le 29 juin 1940, après une longue et périlleuse traversée de l'Atlantique Nord, le *Duchess of York* accosta à Québec en provenance de Liverpool en Angleterre avec à son bord 2 647 passagers, dont 535 soldats de l'armée allemande. Ce fut le premier transfert de prisonniers de guerre allemands entre la Grande-Bretagne et le Canada. Au cours des cinq années suivantes, le Canada en détiendra plus de 34 000 pour le compte de son allié britannique, sans compter les internés civils d'origines germaniques.

Malgré l'ampleur de ces opérations, la détention des militaires allemands au Canada durant la Seconde Guerre mondiale demeure un aspect méconnu de la participation canadienne au conflit. Pourtant, le Canada obtint une position cruciale parmi les Alliés en raison de son implication active dans la captivité des prisonniers de guerre. De plus, les Canadiens entreprirent plusieurs projets expérimentaux à l'endroit des captifs allemands, notamment un programme de dénazification (ou rééducation), bien que cela fut interdit par la Convention de Genève de 1929 relative à la détention de guerre. Les autorités britanniques, canadiennes et américaines tentèrent donc secrètement, à partir de 1944, de dénazifier ces « soldats d'Hitler ». À la suite de la reddition de l'Allemagne, en mai 1945, les puissances alliées intensifièrent leurs efforts en ce sens. Dans ce contexte, le gouvernement canadien ouvrit le camp 45 à Sorel. Entre juin 1945 et avril 1946, ce site servit de laboratoire pour un programme avancé de rééducation. Non seulement on y forma



En l'absence de photographies du camp 45 de Sorel, voici des images du camp 42 de Sherbrooke. Prisonniers allemands au camp 42, 23 novembre 1945. Sur l'écriteau rédigé en allemand : « Permission de sortir, mais seulement avec l'uniforme de prisonnier de guerre ». (Bibliothèque et Archives Canada/PA-163788).

des individus susceptibles d'assister les autorités alliées dans la reconstruction de l'Allemagne, mais on y produisit aussi du matériel pour les programmes rééducatifs établis dans les autres camps au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Ces trois pays coopérèrent largement dans leurs tentatives de dénazification respectives et l'expérience acquise au camp de Sorel se retrouva au centre d'un mouvement international de rééducation.

ENVISAGER LA DÉNAZIFICATION DES SOLDATS ALLEMANDS

Entre 1940 et 1943, des milliers de prisonniers allemands se retrouvèrent en détention en Amérique du Nord. Rapidement, les autorités canadiennes, britanniques et américaines furent informées de la présence de « nazis fanatiques » parmi les détenus. Ces fanatiques exerçaient une influence néfaste sur les codétenus qui adoptaient une position défaitiste ou qui collaboraient avec les autorités alliées. Aggressions physiques,

meurtres et surtout menaces de représailles à l'endroit des familles en Allemagne constituèrent les stratagèmes employés par les éléments extrémistes. Face aux diverses manifestations du nazisme parmi la population captive, les dirigeants à Londres et à Washington commencèrent à se questionner sur l'endoctrinement idéologique des soldats allemands et sur le rôle de ces individus dans la future Allemagne.

Le sujet prit une tout autre dimension au printemps 1944 lorsque le service de renseignement britannique fut informé que l'Union soviétique avait entrepris de « dénazifier » les officiers allemands avec un programme idéologique communiste. Alarmés par la possibilité d'une éventuelle présence de militaires pro-Moscou en Allemagne, Ottawa, Londres et Washington décidèrent de mettre sur pied un programme d'orientation politique. L'objectif fut d'enseigner aux soldats allemands les valeurs démocratiques pour ainsi contrer le militarisme et la propagande nazie présents chez les détenus, mais aussi pour éviter que

ceux-ci adhèrent au communisme à leur retour en Allemagne.

INTENSIFICATION DES EFFORTS

À l'automne 1944, avec la fin imminente du conflit, les autorités alliées décidèrent d'accentuer l'entreprise de rééducation afin de dénazifier un maximum de prisonniers allemands. Bien que chaque pays fut pleinement responsable de ses politiques de détention, les Canadiens, les Américains et les Britanniques échangèrent largement au sujet des procédures employées pour identifier les éléments extrémistes et classer les prisonniers, selon leur degré d'adhérence au nazisme, entre fanatiques, modérés et antinazis. Ces échanges d'informations visèrent à optimiser la ségrégation des détenus et donc, à faciliter l'identification des individus susceptibles de collaborer. Sur ce point, l'expérience canadienne s'avéra centrale en raison de nombreux renseignements fournis par Ottawa à partir de l'observation des détenus depuis 1940. Par ailleurs, les Alliés se consultèrent au sujet du contenu du matériel éducatif soumis aux détenus : livres, films, cours d'histoire et séminaires politiques. Ce matériel avait pour objectif de déconstruire l'interprétation « nazie » de l'histoire et de la société allemande. Le Canada adopta un programme de rééducation fortement inspiré du modèle américain. Ce dernier était basé sur le principe de l'apprentissage par la pratique (*learning by doing*), qui incluait des activités éducatives diverses, mais aussi l'accès à des emplois à l'extérieur des camps où les prisonniers pouvaient « observer » la société civile. L'objectif principal fut de permettre aux captifs de développer librement leur propre opinion sur la démocratie. De l'autre côté de l'Atlantique, le programme britannique, considéré comme plus dispendieux et ambitieux par les experts canadiens, reposa sur une approche dite « sociale ». Celle-ci privilégia diverses activités de discussion pour une catégorie ciblée de détenus, ainsi que des évaluations psy-

chologiques pour identifier les antinazis. À la suite de la reddition de l'Allemagne, en mai 1945, la rééducation s'intensifia avant le rapatriement des captifs. Il fut décidé d'isoler les prisonniers récalcitrants, de remplacer les chefs de camp jugés « pronazis » par des officiers pro-alliés et d'interdire tous les symboles du régime hitlérien. Parallèlement, les Alliés mirent sur pied un projet commun visant la formation d'un groupe de captifs pour assister les autorités d'occupation en Allemagne dans la gestion et l'administration d'après-guerre. Dans ce but, les autorités canadiennes ouvrirent, à l'été 1945, le camp 45 à Sorel. Ce dernier fut construit d'après le modèle des installations américaines de fort Kearney dans le Rhode Island que les Canadiens visitèrent en juin 1945. Sur-

nommé *Ideas factory* en raison de la production de matériel intellectuel sur ce site, le camp américain offrit un espace de formation pour plus de 25 000 captifs. Les Britanniques établirent une installation similaire à Wilton Park pour former des individus sur une base volontaire.

Au total, 230 prisonniers furent sélectionnés pour le camp de Sorel selon des critères stricts pour éviter que des détenus opportunistes ou des « nazis » y participent. Les détenus furent invités à participer volontairement au programme sous promesse d'un rapatriement prioritaire et d'un futur emploi en Allemagne. Bien que les autorités privilégient les intellectuels et les personnes possédant déjà une certaine éducation, des individus de tout horizon social furent acceptés à Sorel. Cette stratégie visa à briser la conception des classes sociales présentes au sein de la société allemande et à promouvoir ainsi le principe d'égalité. Les candidats retenus pro-

fitèrent de conditions de détention supérieures à celles des autres camps. Outre la qualité des baraquements et l'accès à du matériel interdit sur les autres sites, la surveillance du camp 45 fut réduite à un niveau minimal. Les responsables abolirent les appels quotidiens, les insignes et les uniformes militaires dans l'objectif d'éliminer le militarisme propre au national-socialisme. Les autorités canadiennes crurent que ces mesures furent propices à l'inculcation des valeurs



Prisonniers de guerre allemands dans une salle de classe du camp d'internement numéro 42, Sherbrooke, Québec, Canada, 18 juin 1944. (Bibliothèque et Archives Canada).

démocratiques aux détenus et à leur rééducation. Concrètement, les captifs furent tenus de suivre des ateliers de formation démocratique, des séminaires d'histoire, mais surtout des cours de langue anglaise afin de servir de traducteur pour aider à la reconstruction de l'Allemagne.

Les difficultés logistiques de l'après-guerre firent en sorte que le rapatriement des participants vers l'Europe fut constamment retardé. Cependant, Ottawa décida de modifier la vocation du camp. À partir de novembre 1945, on y produisit du matériel de rééducation destiné aux autres camps : cinéma, journaux, livres et émissions radiophoniques, en plus de former des agents pour assurer la dénazification des autres sites de captivité. Cette production connut un certain rayonnement. La publication et la traduction de journaux (*Der Weg, Bruecke zur Heimat, Nachrichten* et *Historische Rundbriefe*), dépliants, livres, émissions

de radio et films se retrouvèrent non seulement dans les camps canadiens, mais aussi aux États-Unis, en Grande-Bretagne et dans les zones d'occupation en Europe. De plus, le matériel produit à Sorel servit à organiser ailleurs des séminaires et des tables de discussion. Cette approche fut encore une fois calquée sur le modèle américain à fort Kearney.

Le camp de Sorel attira l'attention des autorités américaines qui souhaitèrent comparer l'effort des Canadiens avec leur propre programme. À cette fin, le général Blackshear Morrison Bryan, officier en chef de la détention de guerre aux États-Unis, visita le camp en janvier

1946. Il félicita ses homologues canadiens pour le travail effectué, en particulier pour la qualité du matériel produit et les excellentes conditions de détention offertes à Sorel. Il proposa même d'utiliser ces documents au sud de la frontière afin de diversifier l'offre des journaux destinés aux détenus. Toutefois, quelques divergences survinrent concernant le contenu des cours d'histoire et de politique. Contrairement au programme américain qui fit la promotion du modèle démocratique républicain, les autorités canadiennes décidèrent plutôt de mettre l'accent sur la création de l'Organisation des Nations unies. On privilégia cette nouvelle institution afin de présenter la paix durable davantage comme étant le fruit de la communauté internationale. Le concept de coopération internationale, tel que véhiculé par le Canada, fut ainsi mis de l'avant dans les cours offerts aux détenus.

L'EXPÉRIENCE À SOREL ET LES CRITIQUES BRITANNIQUES

Les installations de Sorel fermèrent leurs portes en avril 1946. Malheureusement pour les participants du programme canadien, leurs travaux de coopération ne leur assurèrent pas un retour accéléré

vers l'Allemagne et peu furent employés au sein des forces d'occupation. Le report de leur rapatriement en raison des difficultés de transports affecta grandement



Prisonniers allemands fréquentant la bibliothèque du camp d'internement numéro 42, Sherbrooke, 18 juin 1944. (Bibliothèque et Archives Canada, Pa-213869).

la collaboration des prisonniers et força la fin des activités à Sorel. Les captifs furent finalement rapatriés en Grande-Bretagne en 1946 afin d'y travailler jusqu'en 1948. Cette situation contribua à détériorer leur moral.

Les autorités britanniques associèrent l'état d'esprit des détenus à l'insuccès du programme canadien. Selon le colonel Henry Faulk, l'un des Britanniques responsables de la rééducation, les Canadiens échouèrent à réellement rééduquer les prisonniers allemands puisque plusieurs détenus affichèrent toujours une attitude hostile et non coopérative envers les Alliés après leur rapatriement en Grande-Bretagne. Se basant sur les rapports d'observation indiquant le rejet du modèle démocratique par plusieurs individus et la persistance de la présence du nazisme, Faulk qualifia la tentative canadienne d'échec. Selon lui, les efforts d'Ottawa se révélèrent insuffisants et trop « intellectuels » pour véritablement influencer l'opinion des soldats allemands.

Depuis, plusieurs études reprirent les conclusions du colonel Faulk en tentant d'établir la réussite ou l'échec de la dénazification. Tenant compte des objectifs de la dénazification, les succès du camp de Sorel furent mitigés, comme d'ailleurs

l'ensemble des projets alliés de rééducation. Cela dit, dans une perspective plus large, le rôle de cet établissement comme centre de production de matériel éducatif fut positif si l'on considère le rayonnement des documents produits à Sorel.

Malgré sa durée de vie relativement courte et sa dimension restreinte, le camp de Sorel témoigne d'un processus décisionnel complexe. En mettant sur pied ce projet, les autorités canadiennes s'incérèrent dans le *modus operandi* de la dénazification alliée. Il demeure difficile d'établir avec précision l'apport du camp de Sorel dans les programmes britannique

et américain. Néanmoins, son influence fut réelle, non seulement par le matériel produit à Sorel et utilisé ailleurs, mais aussi par sa conception même de la rééducation et sa stratégie de lutte contre le nazisme.

Jean-Michel Turcotte est doctorant en histoire à l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Martin Auger. *Prisonniers de guerre et internés allemands dans le sud du Québec, 1940-1946*. Outremont, Athéna, 2010, 299 p.

Yves Bernard et Caroline Bergeron. *Trop loin de Berlin : des Allemands au Canada (1939-1946)*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1995, 357 p.

Maryse Bilodeau. « Des prisonniers allemands à Sherbrooke », *Histoire Québec*, vol. 8, n° 1 (2002), 25 p.

Lucile Chaput. « L'internement au Canada durant la Seconde Guerre mondiale : le camp n° 33, 1939-1946 ». *Études canadiennes / Canadian Studies, Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France*, n° 81 (2016), p. 129-147.

Geneviève Couture. « Réfugiés et prisonniers de guerre à Sherbrooke : le camp d'internement Newington, 1940-1946 ». Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2003, 186 p.